

Trois fois Manon

de Jean-Xavier de Lestrade

La psy : "Ta mère t'a mise au monde, mais elle ne t'a pas donné la vie".

Avec ce film, Arte nous a offert une formidable plongée dans la détresse d'une adolescente de 15 ans aux prises avec la violence et la loi. Saluons d'abord l'extraordinaire performance de la jeune actrice, Alba Gaïa Bellugi, superbement dirigée par le réalisateur. On la sent toute de rage contenue jusqu'aux moments où un rien la fait exploser. Le scénario est bien construit et très réaliste, autour d'une évocation de l'attitude incestueuse de la mère, elle aussi remarquablement interprétée par Marina Foïs. Elle n'est pas seulement incestueuse cette mère... elle dispense autant les baisers fougueux que les reproches acerbes, voire les humiliations devant frère et sœur. On comprend dès lors que Manon ne sache plus sur quel pied danser entre tolérance excessive et reproches violents, amour affirmé avec force et violence assénée avec douceur. Le réalisateur reste volontairement discret sur cet aspect du problème, nous laissant le soin d'interpréter. Chaque fois que Manon a eu une rencontre ou un clash avec sa mère, elle se réfugie dans une régression qui lui fait se plonger dans le réfrigérateur et dans la nourriture, avec les mains, le plus salement possible. Elle redevient le bébé qui n'avait pas encore l'usage de la cuillère. Le père, totalement absent, ne peut évidemment faire entendre sa voix.

Pour la justice, la mère est une femme aimante, et il n'y a aucun problème de ce côté-là. A une époque où nous sommes dans une ambiance où il faut bien se garder d'évoquer la moindre responsabilité des parents dans les problèmes de l'enfant, on comprend ça. Certes, pour une fois il ne s'agit pas d'autisme. Mais combien de cas classe-t-on dans l'« autisme », de nos jours, aux simples fins d'éviter toute mise en cause des parents ? Puisque la mode veut que dans cette dite affection, il soit admis que les parents n'y sont pour rien. Je ne veux pas dire ici que les parents sont à blâmer à tout coup, mais que l'ambiance culturelle se parfume à la déresponsabilisation à tout coup. Pour moi il ne s'agit jamais de blâmer qui que ce soit, mais de comprendre. Chacun fait comme il peut avec ce qui lui a été transmis par ses propres parents. C'est cette chaîne causale trans-générationnelle qu'il s'agit plutôt d'interroger, en se laissant la possibilité de questionner aussi les autres causes possibles, qu'elles soient bactériologiques, génétiques ou tout ce qu'on voudra.

Marina Foïs nous laisse bien entendre cet amour fou d'une mère pour sa fille, fou au point de l'étouffer sous des étreintes fougueuses contre lesquelles sa fille ne sait que faire pour se défendre. Elle n'a pas les mots : ils ne sont ni dans sa famille, ni dans la culture. On ne peut pas douter que le parent, surtout la mère, soit aimant. C'est ce que la justice reprend dans les rapports des enquêteurs. Car Manon, à 15 ans ½, est déjà multirécidiviste et en instance de jugement. On la sent écrasée par cette fatalité qui lui ôte la parole.

Cela me fait souvenir de ma lecture de « Vipère au poing », d'Hervé Bazin, quand j'avais 12 ou 13 ans. J'avais été stupéfait par ce roman : on pouvait donc dire du mal d'une mère ! ça existait ! Oui, je reconnais bien là cette absence de mot qui avait été mon lot. Hervé Bazin m'en fournissait quelques-uns, timides, mais ce n'était encore pas les

miens. A l'école, on nous avait fait apprendre des poésies louangeuses pour la fête des mères, on nous avait fait confectionner des cartes colorées. A la maison on nous avait aidé à acheter des petits cadeaux. A l'Eglise le culte marial était triomphant, au point d'avoir été, d'être encore, en certains lieux plus important que le culte du père ou du fils. Tout cela allait naturellement dans le sens de la conservation du complexe d'Œdipe.

Sans mot, sans le soutien d'un père, sans soutien dans la culture, que pouvait faire Manon ? un soir que sa mère la surprend en train de calmer son angoisse dans le frigo, qu'elle a joué la mère compréhensive, tolérante, prête à tout pour l'aider, pour se changer soudain en dragon vitupérant, Manon ne trouve d'autre choix que de se ruer sur elle, un couteau la main. C'est une embrassade, un de ses rapprochements corporel que la mère affectionne, une de ces tentatives de pénétrer le corps de l'autre dans un substitut d'acte sexuel. Mais cette fois, c'est une arme de cuisine qui fait office de phallus. Au fond, quelque part, la mère a eu ce qu'elle voulait. Il ne s'agit pas d'excuser, le meurtre est interdit, même si ici, elle va en réchapper. Le passage à l'acte est interdit, quel qu'il soit, quelle que soit la force des sentiments oedipiens. Il s'agit juste de décoder. Dans un seul geste, la fille a combiné le meurtre du père et le rapport sexuel avec la mère. Et pour cause, il n'y a pas de père. Comment faire autrement ?

Nous pouvons ici faire une incise sur la côté garçon de cette fille, finalement assez universel, même s'il est ici particulièrement exacerbé. En ce sens, elle répond à la Wadjda Saoudienne dont je parlais la semaine dernière. Manon n'a pas besoin d'un vélo mais elle se comporte comme un garçon : à toute contrariété, elle répond par la violence, après avoir lancé un « faut pas m'casser les couilles ». Lorsque, à l'établissement éducatif fermé, on lui demande si elle veut participer à un atelier : cuisine, coiffure ou jardinage, elle répond : « mécanique ». Elle profitera d'ailleurs de l'atelier coiffure pour se couper les cheveux.

Heureusement, un éducateur qui n'a pas les oreilles dans sa poche, lui amène une mobylette à réparer. Ce n'est pas très dans les règles du centre puisque cet atelier n'est pas prévu. Mais là, Manon s'intéresse et réussit quelque chose, peut-être pour la première fois de sa vie. Ce n'est pas un vélo qu'elle réclame, mais une activité de garçon et elle peut fièrement chevaucher la mobylette réparée. On finira par lui trouver un stage professionnel dans un garage.

Deux choses sont en jeu dans ce moment de la vie de Manon.

D'abord le fait d'avoir été entendue, tout simplement, et singulièrement, le fait d'avoir été entendue dans sa demande de masculinité ; au moins est-ce plus constructif que de planter un couteau dans le ventre de sa mère, car si la masculinité est le lot assez universel des petites filles, Manon devait, en plus, se protéger des quasi pénétrations subies au moment des mouvements de tendresse excessifs de celle-ci.

Ensuite, c'est la question du rapport à la loi. En plus des apprentissages de base en vue d'une insertion professionnelle, le centre éducatif est censé faire revenir toutes ces jeunes filles en deçà de la transgression qui a amené leur placement. En fonction des personnes et des moments, cela se fait un peu à la manière de la mère : il y a un côté accompagnant, aimant, compréhensif et un côté brusquement répressif. Si on se laisse prendre au piège de la première attitude, on risque de pâtir encore plus fort de la seconde. Ça ne donne pas un sentiment de constance dans la relation. Ça n'incite pas à l'engager.

Il y a des divergences, dans l'équipe éducative, comme partout. Le réalisateur nous montre ces différences, sans manichéisme. Il n'y a pas les bons et les méchants, il y a toutes les nuances, y compris chez la même personne. Bien sûr, les conflits durcissent les points de vue et contribuent à la formation de deux camps opposés. Autour de la prof

de français et de la psychologue, les « progressistes », essayent une pédagogie intelligente, basée sur la mobilisation de l'intérêt des filles, au lieu de la contrainte. La prof de français lit des contes et en propose une interprétation proche de ce que vivent ces adolescentes. Après, on écrit les commentaires au tableau : « je kiffe », ça prend bien deux *f* non ? Une façon amusante de se poser des questions d'orthographe et de grammaire. Ensuite, elles permettront aux filles de monter leur version de l'histoire d'Orphée et Eurydice, avec des marionnettes. En donnant des rôles antagonistes à Manon et à sa principale rivale dans la classe, la prof va insister sur le fait de trouver les mots, dans les improvisations entre Orphée et Cerbère. Ainsi, La violence monte sur scène, elle devient représentation et non plus acte.

Mais voilà, en raison du manque de personnel et surtout du scepticisme du directeur et d'une partie de l'équipe à l'égard de cette façon de travailler, ordre va être donné d'arrêter l'expérience, et d'annuler le spectacle prévu à la salle des fêtes de la petite ville. Par chance, la prof de français se trouve des alliés auprès de la mairie. Jouant de cette influence, elle peut continuer son travail et assurer le spectacle, où les deux filles ennemies trouveront à se réconcilier dans la complicité du jeu. A l'inverse, l'éducateur qui a des oreilles est viré de la structure. Plus de mécanique pour Manon.

Dans le boulot que j'ai moi-même mis en place dans quelques institutions, je n'ai pas eu la chance de trouver de tels appuis extérieurs. Selon les lieux, respectivement, j'ai été contraint de partir, j'ai été mis au placard, je me suis fait viré. Non pas à cause d'une pédagogie d'avant-garde, mais de ma façon de concevoir la mise en place de la psychanalyse. J'ai donc bien reconnu la problématique. Elle n'est pas exceptionnelle, elle est inhérente à toutes les institutions.

Ici, je me suis fait virer parce que mes séances ne duraient pas 45 minutes chrono. Là, je laissais sortir les enfants autistes de mon bureau, la lubie du médecin chef étant que l'on doit les contraindre à y rester. Ailleurs, mon action permettait de se passer de neuroleptiques. Partout l'efficacité de mon travail se voyait de façon évidente, reconnue par tous y compris par la personne à qui je devais mon exclusion. Mais ce n'était pas l'efficacité, le problème. Le problème, c'était la conformité aux habitudes et aux lubies de la personne en place d'autorité.

Je repense notamment à un hôpital où je m'occupais d'autistes adultes. De mon côté, je voyais la plupart des pensionnaires tous les jours en individuel. Par ailleurs, j'avais offert aux infirmiers et éducateurs volontaires de me parler de leur travail de manière régulière. S'apercevant ainsi de ce qu'ils mettaient en place dans la relation avec les pensionnaires, ils pouvaient développer leur inventivité dans une nouvelle façon de travailler. Cela rendait leur travail bien plus intéressant et surtout, bien plus efficace. Je me rappelle en particulier d'une infirmière toute menue qui était ainsi parvenue à calmer complètement le plus violent de nos pensionnaires, auquel on devait quelques bleus et doigts cassés chez le personnel, plus de considérables destructions de matériel. Evidemment tout cela incitait le médecin à diminuer les doses de médicament, voire, les supprimer totalement dans certains cas : le calme était venu par un autre biais. Ce n'était pas du gout d'une autre partie de l'équipe, ceux qui refusaient de venir me parler, ni de changer quoi que ce soit à leurs habitudes. Ceux-là sont allés jusqu'à me dénoncer auprès de la DDASS, au prétexte de : non assistance à personne en danger. Car pour eux, soigner, cela restait : donner des médicaments, point barre. La DDASS, dans son enquête n'avait pu que constater que tout allait bien et même plutôt mieux qu'avant. Mais il était devenu impossible aux infirmiers et aux éducateurs venant me voir de continuer à se cliver de l'autre partie de l'équipe, car ils pâtissaient de cet état de fait, y compris en termes de choix de leurs congés et de leurs horaires. Je n'avais plus comme

issue que de me trouver un boulot ailleurs. Encore un déménagement à des centaines de kilomètres...

Le médicament est évoqué dans l'histoire de Manon. Le souci du directeur, qui l'envoie au psychiatre est clair : qu'il lui donne quelque chose qui la « tasse » bien, pour qu'on ait moins à faire avec sa violence. Pas si folle, elle fait semblant de les avaler pour les garder soigneusement dans un petit sachet en plastique. Cela lui servira à endormir l'éducateur de garde le jour de sa fugue !

Deux conceptions de la loi s'opposent : d'une part, la loi comprise comme conformité à l'autorité et aux habitudes, d'autre part la loi comme loi du langage et donc écoute de l'autre. Normalement, il n'est pas obligé que ce soit incompatible. On ne demande pas aux gens de changer radicalement ni de contester systématiquement l'autorité pour entendre les gens en détresse. On pourrait juste leur demander de tolérer ceux qui s'essayent à autre chose. Apparemment, ce n'est pas chose facile.

Il en est de même au niveau des institutions analytiques, dans lesquelles il semble difficile de sortir de l'étude des textes sacrés, comme dans quelque religion. Le travail sur la pratique en est banni au même titre que le sujet, qui en est pourtant le support indispensable. Je parle bien entendu du sujet qui s'exprime en termes de « je », en disant : j'ai rêvé ceci et voici comment je l'interprète (règle fondamentale de la psychanalyse), et non sujet réduit en objet tel que : « je vais vous parler du cas d'une psychotique qui ... »

Tout le travail psychique de Manon, tel qu'il aura été possible à travers ses expériences, aura été de poser des mots sur sa relation avec sa mère, tout simplement en trouvant la force de demander d'aller dans une famille d'accueil plutôt que de revenir chez elle. Trouver la force, en s'appuyant sur quelques autres faisant donc fonction de père, c'est-à-dire de Loi, de se dégager de cette relation nocive pour engager d'autres relations sur un autre mode que celui de la violence. L'agressivité lui était nécessaire, on l'a vu, pour se protéger de cette relation quasi incestueuse, qui était pourtant reconnue par les autorités comme tout ce qu'il y a de plus normal et souhaitable pour l'adolescente. La culture a bien du mal à reconnaître ce genre de chose. Alors, le non respect de la loi est perçu de l'extérieur comme une « mauvaiseté » de l'enfant (lorsqu'il n'est pas étiqueté « pervers », ce qui arrive !), attribut qu'elle reprend d'ailleurs à son compte en rajoutant une bonne couche pour qu'au moins il lui reste cette singularité de devoir à elle-même le sobriquet dont tout le monde l'affuble. La seule réponse est alors à la mesure de cette violence, une violence en retour qui s'exerce dans les canons des « règles » s'érigeant ici en substitut de loi : règles de grammaire, règles du calcul, règles de l'institution, au mépris de la loi fondamentale du rapport aux autres, celle qui en passe par les mots.

Les mots coupent des choses, et les mots que Manon aura pu trouver vont parvenir enfin à la couper de sa mère qui la prenait comme Chose, *objet* de son amour infini, cet infini qui à l'autre bout ne peut que se changer en haine. L'amour qui en passe par les mots suppose de n'être justement pas infini. L'enfant ne doit pas être *tout* pour le parent, il doit s'en remettre à un autre, un autre parent, et s'il y a aussi défaillance de ce côté-là, à un éducateur, un psy, un juge, qu'importe, pourvu que ce soit quelqu'un qui ramène au Pas-tout de la loi des mots adressés à un autre qui entend.

Richard Abibon

13/04/14

Le deuxième épisode de la vie de Manon, « Manon 20 ans » tient les promesses du premier. Le réalisateur nous offre une suite logique. Elle voulait une activité de garçon, la voilà embauchée dans un garage, mais... à l'accueil. Le patron est impressionné par ses connaissances en mécanique, mais à l'atelier il n'y a que des hommes. Une femme ne pourrait que créer la zizanie. En revanche, à l'accueil, quelqu'un qui peut expliquer au client ce qu'on a fait à sa voiture, c'est pas mal du tout.

Elle refuse d'abord le poste, puis l'accepte en voyant son petit ami flirter avec une autre. Hors de question qu'elle habite encore avec lui. La voilà à la rue, avec la nécessité de ce boulot, compromis entre ses tendances masculines et un boulot « typiquement féminin ».

Justement, l'attachée de direction la prend en affection et sous son aile. Elle avait besoin de ça : quelqu'un qui adopte un rôle de substitut maternel, là où sa mère s'était montrée incestueuse et violente. Comme par hasard, cette femme plus âgée est aussi lesbienne. Manon va craquer à ses avances, puisque sa mère était sur le point de faire de même. Au moins celle-ci n'est elle pas sa mère, en plus de se montrer respectueuse des désirs de Manon.

Un petit mécano sympa du garage lui fait aussi de l'œil. Eh bien, l'une n'empêche pas l'autre.

On se rappelle les parents qu'elle a eu : démissionnaire pour l'un, le père, dont la mère cache soigneusement l'identité ; incestueuse pour la mère. Cette non-loi la rend sourcilleuse sur l'honnêteté. Une façon de se raccrocher au concept abstrait de la loi puisqu'elle n'a pas eu l'expérience de parents fiables qui auraient pu lui en donner une image. Témoin des magouilles du chef d'atelier, en complicité avec plusieurs mécanos qui gonflent les factures tout en récupérant des pièces encore valables, elle fera ce qu'il faut pour dénoncer la manœuvre. Elle y perdra son emploi. Il y a des risques à jouer les Don Quichotte.

Son petit mécano amoureux, qui l'a aidé dans sa campagne, est admiratif d'une telle honnêteté et d'une telle sincérité. Ce qu'il ne sait pas c'est que dès qu'il est question de sa famille et de son histoire Manon ment effrontément ou ne dit rien. Ceci explique cela : elle dénonce les magouilles, façon de dénoncer les manquements de ses parents, mais parce qu'ils ont été manquants, malhonnêtes, démissionnaires, excessifs, elle s'identifie à eux dès qu'il s'agit d'eux.

Elle raconte que sa mère est en prison, pour une histoire de cambriolage du père qu'elle aurait couvert, prenant tout sur elle. Un jour, elle laisse échapper qu'elle a poignardé sa mère, mais elle le dit dans un souffle et avec suffisamment de désinvolture pour qu'on ne la croit pas.

Enceinte, elle se retrouve désemparée. C'est quoi, la génération ? Elle ne sait pas, ses parents ne lui ont pas transmis de savoir sur ça. Son père, rien, puisqu'il est parti à sa naissance et sa mère n'a produit que des conduites fautives qu'elle rejette de toutes ses forces. Alors que faire ? Avorter bien sûr. Pendant des jours, elle ne dit rien à personne, comme si c'était une faute majeure impossible à avouer. Sur le point de devenir créatrice à son tour, elle se retourne vers ses créateurs.

Vers sa mère qui n'écoute rien, parle à sa place, et veut lui faire des bisous, comme d'habitude... Non, décidément, elle ne peut pas compter sur elle. Son père peut-être ? Elle dérobo le téléphone de sa mère pour trouver le numéro.

Et elle le retrouve. Elle n'ose pas l'aborder, elle ne sait pas quoi lui dire. Elle le suit, elle l'espionne, découvre la nouvelle famille qu'il a fondée avec une jolie petite fille de huit ans dans une grande et belle maison, tout ce qu'elle n'a pas eu. Le premier geste qu'elle a, c'est de lui dérober son portefeuille. Logique : elle lui renvoie ce qu'il lui a fait,

lui dérober son identité en la privant de sa présence. Elle fouille, ses cartes de crédit, d'identité, ses photos, son fric. Elle invente l'histoire d'une découverte fortuite de l'objet dans la rue pour le retrouver dans un café afin de le lui rendre. Mais elle n'ose pas dire. Elle aimerait le connaître, elle tente de le faire parler, de rattraper toutes ses années sans lui en trois phrases. Il ne lui a jamais dit qu'il était son père, et personne d'autre ne le lui a dit, elle ne le sait que par effraction. Comment pourrait-elle lui renvoyer qu'elle est sa fille ? Une identité, ce n'est pas une étiquette que l'on peut coller ou décoller comme sur un pot de confiture.

Elle va chez lui parler à sa femme, sous un prétexte mensonger. Elle ne peut toujours pas dire qu'elle est la fille et, ayant été à bonne école avec sa mère, elle laisse entendre qu'elle pourrait bien être la maîtresse. Elle avait virtuellement envoyé sa mère en prison, elle raconte que le mari de la dame est mort. La vérité reste toujours impossible. Enfin, quand il débarque, elle le dit. Il n'avait jamais parlé de sa vie antérieure à sa femme. Le mensonge est partout. Il est désolé, il évoque sa lâcheté à la naissance de Manon. Que peut-elle faire de ça ?

L'amie homosexuelle du garage sera la seule personne à laquelle elle peut avouer qu'elle est enceinte. La seule qui l'a respectée. Encore le fait-elle en silence. Elle n'a pas les mots pour ça : elle lui montre les résultats du laboratoire. Ce sera encore une déception : cette femme l'aimait sincèrement. Elle est jalouse et donc, la plante là.

Son petit ami mécano apprend donc finalement qu'il est père putatif, par la mère qui le sait de l'amie attachée de direction. Cette mère a le don de se mêler de ce qui ne la regarde pas, elle veut régenter la vie de sa fille et cette grossesse est un formidable moyen de lui voler son enfant (voire son petit ami, car elle est quand même pas mal séductrice). Mais oui, elle pourrait l'aider à l'élever, elles feraient ça toutes les deux et elles pourraient même dormir ensemble.

Ce père putatif n'est pas non plus un refuge : vexé d'être le dernier au courant, il la rejette. Puis, pris de remords il lui offre de vivre avec elle à condition qu'elle avorte car il a fait un prêt pour se mettre à son compte ; donc, un bébé, oui, mais dans trois ans. Ce n'est pas le genre de témoignage d'amour qui suffirait à redonner à Manon une direction dans sa vie. Elle n'en veut pas, même quand il reviendra sur sa décision et acceptera de garder cet enfant-là. Trop tard. Pas fiable. Comme son père. Elle a besoin de beaucoup plus que ça, elle a besoin des extrêmes, tellement elle a manqué de moyens.

À ce moment du film j'avoue que j'ai eu peur pour elle. J'ai envisagé un suicide. Elle avait tenté toutes les portes, cherché tous les soutiens, et aucun n'était à la hauteur de son manque de loi, d'identité et de vérité. Que pouvait-il lui rester ?

Ce n'est pas le choix du réalisateur.

Après l'avortement, elle trouve un boulot de mécanicien sur un navire. En partance pour quel voyage ? En tout cas, en laissant toutes ses anciennes relations. Seule et dans la voie masculine qui est la seule à être la sienne propre. Ainsi le réalisateur nous laisse-t-il sur le sourire de Manon contemplant le large.

2-juin-17